



FACE AUX ADDICTIONS, LA MATERNITÉ MALGRÉ TOUT

PAR CLARA VAN REETH
ILLUSTRATIONS : ALEXANDRE DELFT

FOCALES

À Namur, le service Salma ouvre ses portes à des femmes enceintes ou déjà mères confrontées à l'addiction. Dans ce lieu pensé comme un refuge, l'équipe accompagne des parcours souvent marqués par la précarité, les violences et la culpabilité. Si la maternité est une « motivation pour s'en sortir », ses difficultés peuvent aussi amplifier le besoin de fuite qu'offrent les consommations. Plongée dans le quotidien de mères qui luttent, malgré tout, pour rester présentes auprès de leurs enfants.

A quelques pas de la Sambre, en contrebas d'une citadelle qui semble supporter sur ses remparts les nuages lourds remplissant le ciel, une petite rue pavée et déserte. Les silhouettes d'une adulte et d'un enfant surgissent au détour d'un coin de rue. Mélanie arrive essoufflée, les cheveux et le visage maculés de gouttes de pluie. Son arrêt de bus a été déplacé et elle a dû marcher plus longtemps — et d'un bon pas — pour arriver à l'heure à son rendez-vous.

Une fois franchie la petite porte en bois des locaux de Salma, la maman et son fils retrouvent ce « *cocoon* » où ils se sentent si bien. Artemis, 5 ans (le troisième de la fratrie), ne perd pas de temps et fonce vers la pièce située à l'arrière, où l'attendent une foule de jeux et de livres.

Sa mère s'installe à la table de la cuisine pour s'y réchauffer avec un café. « *Quand on vient ici avec nos enfants, on voit qu'ils sont bien. Il y a cette confiance, on n'a pas l'impression de déranger* », explique d'emblée la jeune femme au visage un peu fatigué, mais éclairé par l'acajou de ses cheveux et par un large pull coloré.

UN LIEU À SOI

Cet accueil si chaleureux, voulu par Salma, n'a pourtant pas toujours été une évidence. Pour le comprendre, il faut remonter aux débuts de ce service d'aide aux mamans consommatrices, qui émane à l'origine de L'Échange,

« On se tutoie, on se fait la bise. Ce ne sont pas des professionnels comme ailleurs. Si on ne veut pas, ils le respectent. Ils ne nous obligent pas à quoi que ce soit. Et je pense que, justement, c'est encore plus facile de venir. On sait qu'on va toujours être reçus les bras ouverts. »

MÉLANIE, MAMAN
DE QUATRE ENFANTS.

→



→ un service d'accompagnement et de soutien pour personnes consommatrices de drogues — qui propose notamment un comptoir d'échange où est mis à disposition du matériel d'inhalation et d'injection pour une consommation à moindre risque. L'Échange fait lui-même partie de l'asbl Entraide Sida, née dans les années 90 en pleine épidémie de VIH dans le but d'aider les personnes consommatrices, particulièrement touchées par le virus. « *Au fil du temps, l'enjeu du 'VIH' est devenu moins prégnant, et l'asbl est aujourd'hui principalement axée sur l'accompagnement des consommateurs de drogues dans une philosophie de réduction des risques* », retrace Virginie, sage-femme chez Salma.

Au sein de L'Échange, un constat a progressivement émergé : la présence d'un public de femmes, parfois enceintes, pour lesquelles l'accompagnement proposé n'était pas « optimal ». « *Elles avaient beaucoup de questions auxquelles elles ne recevaient pas de réponse et elles étaient ultra-stigmatisées par le public masculin.* »

De là est né, il y a un peu plus de dix ans, le service Salma. Un service de soutien et d'accompagnement pour les mamans (femmes enceintes, désirant l'être ou ayant déjà des enfants) consommatrices. Salma est l'acronyme de « soutien, accompagnement, liaison, maternité, assuétudes », mais « *c'est aussi un joli prénom arabe, qui veut dire 'quelque chose de sain'* », ajoute Bastien, le collègue de Virginie qui porte la casquette d'assistant social au sein de l'équipe. *On ne le savait pas à l'époque, on trouvait que ça sonnait juste bien. Ce sont des mamans d'origine arabe qui nous l'ont dit par la suite, et maintenant on aime bien le préciser.* »

LES BRAS OUVERTS

À ses débuts, Salma accompagnait les mamans au sein des locaux de L'Échange. « *Mais elles n'aimaient pas être là-bas. Les locaux n'étaient pas du tout adaptés à l'accueil d'enfants* », ajoute Bastien. Le service effectuait aussi pas mal de visites à domicile, ce qui convenait à certaines mamans, mais pas à toutes.

Il y a trois ans, Salma finit par élire domicile dans cette petite maison namuroise, dont l'adresse n'est pas référencée sur internet. Un espace neutre et discret, où les mamans sont invitées à se sentir chez elles. Condition *sine qua non* pour accompagner ces femmes souvent accablées par le regard des autres et la culpabilité, beaucoup d'entre elles s'interdisant même de demander de l'aide.

Mais ici, « *on se tutoie, on se fait la bise*, illustre Mélanie. *Ce ne sont pas des professionnels comme ailleurs. Ils ne nous obligent pas à quoi que ce soit. Et je pense que, justement, c'est encore plus facile de venir. On sait qu'on va toujours être reçus les bras ouverts* ».

« *Notre philosophie, c'est vraiment d'avancer en fonction du rythme et de la demande de la maman* », poursuit Bastien qui, pour autant, ne s'interdit pas quelques taquineries et une franchise amicale avec les mamans qui fréquentent le service. Ici, la consommation est vue comme une « *porte d'entrée* », mais pas la « *priorité* ». Car l'équipe de Salma ne le sait que trop bien : les femmes qui se présentent à elle n'ont pas qu'un problème d'addiction ; c'est un écheveau de défis qui sous-tend leur vie, souvent depuis l'enfance. Et vouloir s'attaquer à la face visible de l'iceberg en feignant d'ignorer ce qui se tapit sous la surface, c'est courir à l'échec.

LA « MAGIE » OU LE « PIÈGE » DU SEVRAGE

Mélanie, dont la vie est une succession de montagnes russes, de détours, de luttes et de chutes, en sait quelque chose. Chez elle, la consommation commence très tôt : « *À la maison, c'était complètement banalisé. Mon père consommait sans nous alerter là-dessus. Au contraire, c'est même lui qui m'a fait goûter ma première drogue.* » À l'âge adulte, les sevrages se succèdent. Après la naissance de son fils aîné, il y a 22 ans, Mélanie retombe dans les drogues dures au fil de relations avec des hommes violents et eux aussi dépendants.

→ Pendant toutes ces années, Mélanie a caché son addiction à son entourage. « *Il y a encore cinq ans de cela, je n'aurais jamais dit à quelqu'un que je consommais.* »

La culpabilité est un fardeau de plus que les mères dépendantes portent sur leur dos. Alors chaque fois qu'elle décide de se sevrer, Mélanie le fait en cachette, brusquement et sans aide. Il y a une dizaine d'années, c'est la fois de trop : « *Ça n'a plus été dans mon cerveau. J'ai complètement perdu les pédales.* »

Après de nouvelles rechutes et des problèmes de santé (elle est diagnostiquée diabétique et bipolaire borderline), des structures d'aide sont appelées en renfort : le service de protection de la jeunesse (SPJ), des aides familiales, un suivi psychologique, une mission intensive en famille (MIF, un service d'aide à la jeunesse pour familles en difficulté) et... Salma.

Un service au sein duquel Mélanie dit se confier plus qu'ailleurs, « *parce que je sais qu'ils ne vont pas me juger.* »

Comme l'histoire de cette maman de quatre enfants l'illustre, les problèmes volent généralement en escadrille ; à l'addiction s'ajoutent souvent des traumatismes dans l'enfance, des partenaires violents (environ 75 % des cas selon Salma), toutes sortes de précarités, des problèmes de santé mentale... Des tableaux complexes, face auxquels le service namurois a adopté un positionnement réaliste : le sevrage n'est pas la priorité.



« **Chaque roue peut représenter une sphère de la vie : la parentalité, le couple, la conso, le logement, les loisirs, le travail, la situation administrative, les finances, la santé... C'est la maman qui y met ce qu'elle veut. Et nous, ce qu'on va lui montrer, c'est qu'en actionnant une roue, ça a un impact sur toutes les autres.** »

VIRGINIE, SAGE-FEMME
CHEZ SALMA

HUILER L'ENGRENAGE

« *Arrêter la consommation, c'est souvent ce que la société demande à ces mères, mais sans réfléchir aux causes de cette consommation. Nous, on essaie de 'dézoomer' sur la vie de la personne,* » développe Virginie.

Une posture pas toujours évidente à maintenir, et qui implique parfois de « penser contre soi-même » : « *Même nous, il arrive qu'on ait envie de leur dire : 'Mais arrête, en fait !' Mais on doit travailler sur nous-mêmes : est-ce qu'on va les aider en leur disant ça ? Non, elles le savent très bien qu'elles devraient arrêter.* »

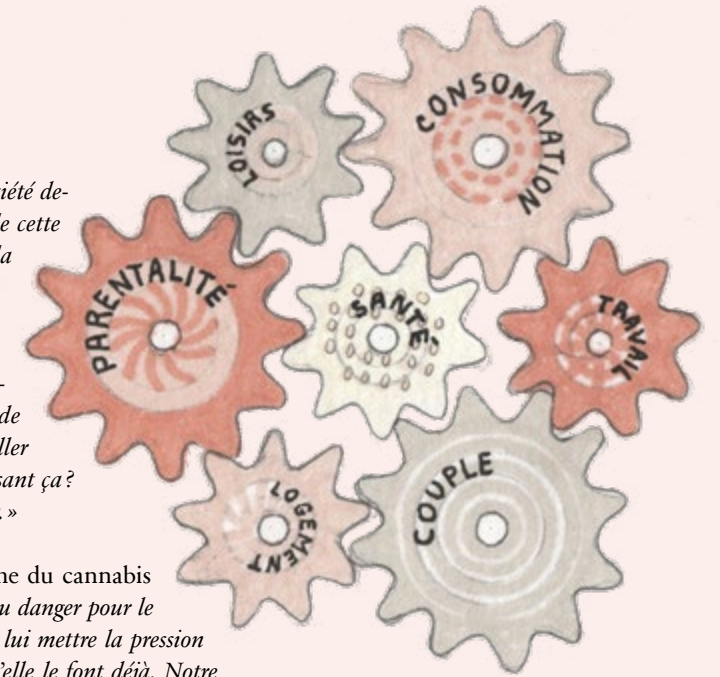
Alors face à cette maman enceinte qui consomme du cannabis et du protoxyde d'azote, « *on lui parle des risques, du danger pour le bébé,* illustre Bastien. *Mais à la fois on ne veut pas lui mettre la pression parce qu'on sait que tous les autres services autour d'elle le font déjà. Notre objectif, c'est de maintenir le lien.* »

Résultat : beaucoup de mamans ne cachent pas leur surprise face à cette approche « non interventionniste », avant tout centrée sur elles. « *Pourquoi vous ne me dites pas que c'est mal, que je devrais arrêter ?* », s'entendent souvent dire Virginie, Bastien et Maud, la troisième collègue de l'équipe.

Si sevrage il y a, la priorité est de le faire durer dans le temps ; pour cela, le service aide les mamans à se réapproprier l'arrêt de la consommation... Et tous les changements qui en découleront. C'est à ce moment-ci de leurs explications que Virginie choisit de sortir « l'engrenage », un outil que l'équipe utilise systématiquement avec les mamans. Il s'agit en fait d'un petit jouet en bois pour enfants, sans doute pêché dans la pièce d'à côté. Un plateau sur lequel s'imbriquent une série de roues dentées, connectées les unes aux autres. « *Chaque roue peut représenter une sphère de la vie : la parentalité, le couple, la conso, le logement, les loisirs, le travail, la situation administrative, les finances, la santé... C'est la maman qui y met ce qu'elle veut. Et nous, ce qu'on va lui montrer, c'est qu'en actionnant une roue, ça a un impact sur toutes les autres.* »

Conclusion : on peut travailler la problématique de la consommation sans directement « *faire tourner la roue de la consommation* ». De même, agir sur celle-ci sans se pencher sur les autres sphères de la vie réduira les chances de réussite à long terme.

Pour Mélanie, c'est finalement à travers la santé que le dernier sevrage s'est « imposé » : une grossesse « surprise » et à haut risque, il y a deux ans, la mène à l'hôpital pendant plusieurs mois, la privant *de facto* de son cannabis quotidien. « *Depuis que j'ai arrêté, je me rends compte que mon esprit est beaucoup plus clair, je suis beaucoup plus dans l'action et moins dans la dépression.* »



→ LA DÉTERMINATION À S'EN SORTIR

Malgré des problèmes d'attachement vis-à-vis de son dernier enfant et des doutes subsistant quant à son style de parentalité, Mélanie analyse le chemin parcouru avec une forme de sagesse : « *Je pense qu'une maman pense à ses enfants avant de penser à elle. Pour protéger nos enfants, on est capable de tout. C'est ça aussi qui me donne la force aujourd'hui de continuer.* »

Une phrase qui résume à elle seule toute l'ambivalence de cette dialectique singulière : maternité et addictions. Certes, les mères peuvent regorger de volonté, de courage et de ressources pour s'en sortir et essayer d'offrir le meilleur à leurs enfants – souvent, déjà, dès la grossesse : « *Beaucoup ont l'idée que la grossesse va leur apporter une nouvelle vie. Ça leur donne toute une nouvelle énergie positive, l'envie de changer* », remarque Virginie.

Pour autant, la maternité dans tout ce qu'elle peut avoir d'aliénant, de sacrificiel et d'étouffant, peut aussi amplifier les difficultés auxquelles ces femmes étaient déjà confrontées, augmentant l'attrait de « paradis artificiels » vers lesquels s'échapper.

« Avoir des enfants, forcément, c'est une belle motivation, une bonne raison de se battre. Mais en même temps, la maternité ça peut aussi faire qu'on s'oublie parfois pour ses enfants, appuie Jenny, 41 ans. Et donc les drogues peuvent devenir une échappatoire. Comme je dis souvent, c'était mon petit coin de paradis. »

Comme Mélanie (avec qui elle a d'ailleurs noué une amitié grâce à Salma), Jenny a quatre enfants de quatre papas différents. Le plus jeune a 2 ans et demi et vient de commencer l'école, le plus grand, âgé de 22 ans, « *vit seul et s'en sort très bien dans la vie* », précise la maman, comme étonnée de ce dénouement positif.

Enveloppée dans un pull à capuche noir bariolé de rose fuchsia, Jenny bavarde avec Virginie et Bastien qui l'accueillent dans les bureaux de Salma ce mercredi matin. Elle se dit fatiguée, un brin déprimée par la météo. Pour autant, ce n'est rien en comparaison de toutes les épreuves déjà cumulées à son compte. La jeune femme raconte avec pudeur comment la consommation a marqué les jeunes années de chacun de ses enfants, en particulier sa fille cadette. « *Parfois je consommais avant de la conduire à l'école. Je me rappelle qu'une fois, elle était petite pourtant, mais elle n'a pas voulu que je la conduise, elle était fâchée, je l'ai bien senti.* »

« JE SUIS FIÈRE DE MOI »

Il y a trois ans, enceinte de son quatrième, Jenny séjourne avec sa fille dans une maison maternelle, qui finit par contacter le SPJ : « *Je ne faisais que consommer dans ma chambre. Je n'étais plus apte, je m'occupais à peine de la petite. C'était vraiment un moment catastrophique de ma vie.* »

Ici, la consommation est vue comme une « porte d'entrée », mais pas la « priorité ». Car l'équipe de Salma ne le sait que trop bien : les femmes qui se présentent à elle n'ont pas qu'un problème d'addiction ; c'est un écheveau de défis qui sous-tend leur vie, souvent depuis l'enfance.

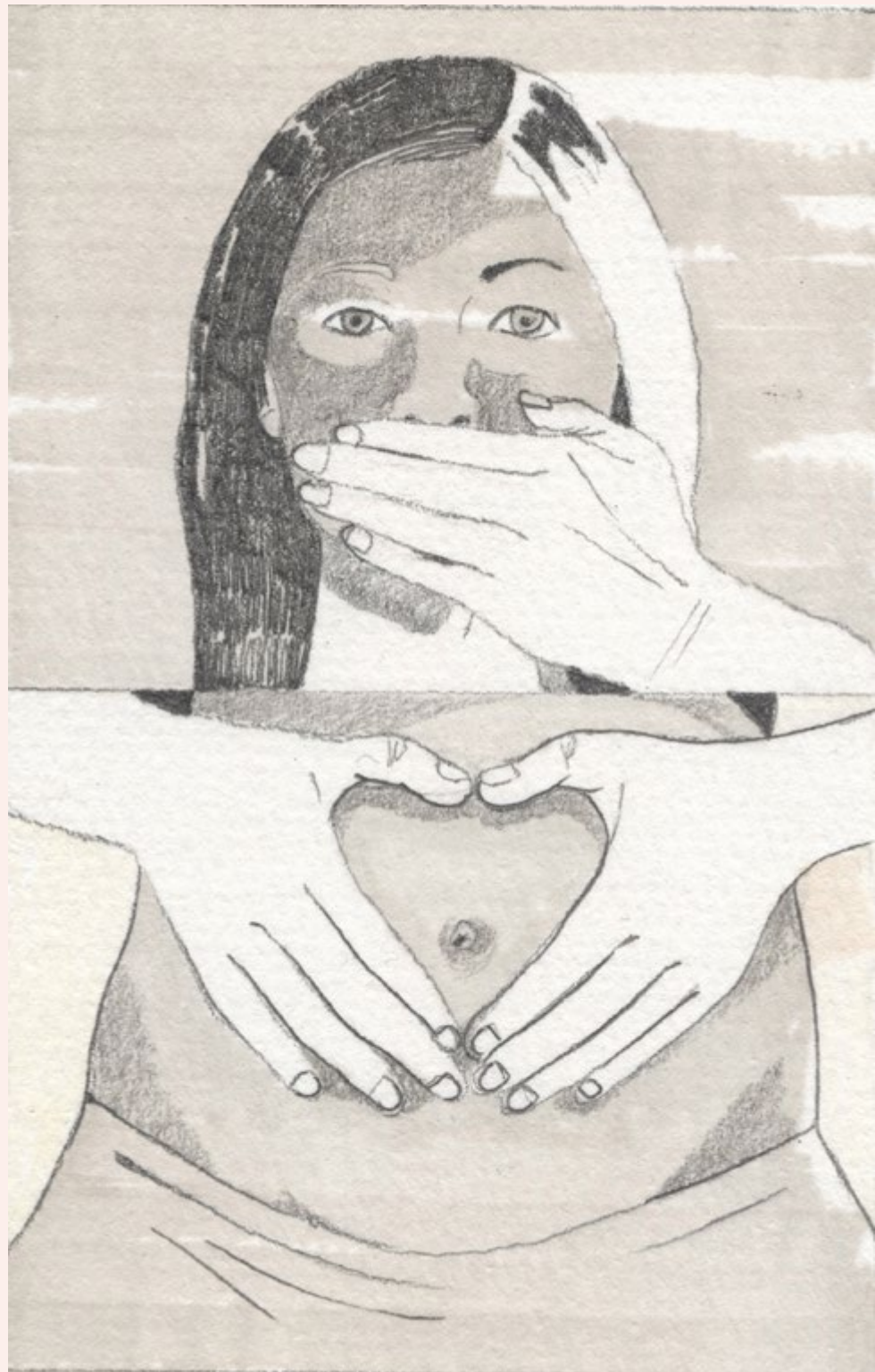


Jenny est alors internée quelques mois, sa fille placée dans un service résidentiel d'urgence (SRU) et son petit dernier, lorsqu'il naît, en famille d'accueil. Lorsqu'elle récupère ses enfants, la jeune femme passe par une maison d'accueil. Puis c'est la rechute et, à nouveau, une hospitalisation et le placement de ses enfants... Mais comme avec une carte joker sortie de nulle part, la vie peut parfois prendre un tournant inespéré. Petit à petit, et contre toute attente, Jenny remonte la pente. Elle trouve un logement à Namur et prend contact avec Salma, en juin dernier.

« L'addiction sera, je crois, toujours un combat dans ma vie. Aujourd'hui, il y a toujours de la consommation, mais elle est différente : je gère ma façon de consommer là où, avant, c'est la consommation qui avait pris le dessus. »

Une remontée assez incroyable, même aux yeux de Virginie et Bastien : « *Elle revient de loin.* » Et quand on lui demande à quoi elle doit cet accomplissement, Jenny répond, lucide : « *À moi. J'arrive à le dire, je suis fière de moi. Il y a quelques années, je vivais un cauchemar. Jamais je n'aurais cru arriver où j'en suis aujourd'hui.* »

Les yeux tournés vers l'avenir, la jeune femme rejoindra le mois prochain un service d'insertion sociale (SIS) pour « *sortir un peu de [sa] bulle de maman, rencontrer des gens et apprendre de nouvelles choses.* »



→ « LA MAMAN PARFAITE N'EXISTE PAS »

S'ils peuvent être une motivation pour s'en sortir, les enfants et la maternité peuvent aussi être des éléments déclencheurs. « La plupart du temps, la consommation est déjà présente dans la vie de la maman, observe Bastien. Mais la parentalité, de par ses difficultés, peut très vite l'augmenter. »

« On a pas mal de nouvelles demandes qui sont introduites dès la grossesse ou la maternité, constate Virginie. Les professionnels de la santé voient qu'il y a un problème et très vite tout se met en place. »

C'est ce qui s'est passé pour Roxane, qui a commencé à fréquenter Salma en fin de grossesse, après que sa gynécologue ait sollicité l'aide du service. « Ma grossesse je l'ai vécue seule. Mon ex était addict à l'héroïne et à la cocaïne. Je lui ai laissé mille chances, mais j'ai fini par lui mettre un ultimatum. Puis j'ai coupé les ponts », raconte la jeune femme sur un ton rapide, comme habitée par une forme d'intranquillité.

Lorsque la demande est émise par une tierce partie, Salma insiste sur la « définition des mandats » : « On doit bien rappeler que nous, on n'est pas là pour rendre des comptes à la maternité ou à qui que ce soit. On est là pour la maman. »

La question des enfants se pose, évidemment. Mais plutôt que de se dire qu'une maman qui consomme sera forcément empêchée ou diminuée dans sa parentalité, l'équipe aide les mamans à évaluer comment « consommer en s'assurant que les enfants soient en sécurité à ce moment-là ou en évitant de mettre tout son budget du mois dans l'achat de produits... », détaille Virginie. Et de souligner qu'il n'y a pas que la consommation qui a un impact sur les enfants : « Il y a aussi les violences conjugales, le contexte socio-économique, le logement... »

Après la naissance de son fils aîné, Roxane a été hospitalisée à la demande du SPJ dans une clinique de la parentalité au Beau Vallon, un hôpital psychiatrique. « On ne sort pas d'une école avec un diplôme de maman. La maman parfaite, ça n'existe pas », explique la jeune femme cachée derrière de grandes lunettes, qui dit avoir été « trop focalisée sur le bien-être de son fils. »

Mais Virginie et Bastien lui rappellent un autre versant de la réalité que la jeune femme semble avoir occulté : des logements insalubres, ses mauvaises fréquentations, un surendettement qui l'empêchait en fin de mois d'acheter du lait pour son nourrisson... Finalement, c'est la présence autour du jeune bébé d'un compagnon violent qui met en alerte les services de protection de la jeunesse.

À ses 3 ans, le fils de Roxane est placé en institution. « Quand le SPJ est arrivé avec les flics pour venir le prendre, l'un d'eux m'a dit : 'Je vois votre déception'. Quand ils sont partis, j'ai péti un plomb, j'ai retourné tout mon appartement. J'étais en rage. Cette sensation-là, d'arracher un enfant à sa mère, c'est horrible. »

« L'addiction sera, je crois, toujours un combat dans ma vie. Aujourd'hui, il y a toujours de la consommation, mais elle est différente : je gère ma façon de consommer, là où, avant, c'est la consommation qui avait pris le dessus. »

JENNY, 41 ANS ET MÈRE DE QUATRE ENFANTS

→ L'ÉCOUTE ET LE « COUP DE PIED AUX FESSES »

« S'il y a une consommation manifeste de produits illégaux, tu peux être sûr que les services de la jeunesse vont être appelés », avance Bastien.

Contacté, le Service d'aide à la jeunesse (SAJ) confirme que « des indications de prise de substances nocives sont évidemment des éléments interpellants et importants » lorsqu'un signalement leur est rapporté. L'issue de la prise en charge par ses services — clôture, réorientation vers un service de première ligne, négociation d'un programme d'aide avec le(s) parent(s) par le SAJ ou renvoi vers le parquet et le juge de la jeunesse — dépendra du degré d'inquiétude pour « l'intégrité physique et/ou psychologique de l'enfant ou du jeune ».

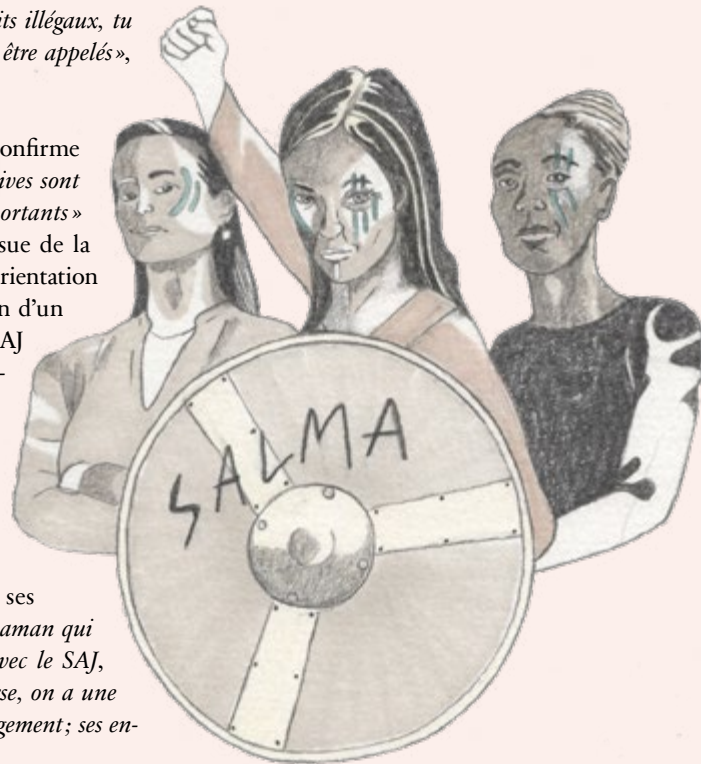
La décision de placement « dépend fortement de la situation socio-économique de la maman, de son réseau », remarque sa collègue, assise à ses côtés. Elle illustre : « On a actuellement une maman qui consomme de la cocaïne, qui a pu en parler avec le SAJ, et qui a encore la garde de ses enfants. À l'inverse, on a une autre maman qui consomme et qui n'a pas de logement ; ses enfants ont été placés directement. »

Si Salma insiste encore et toujours sur son mandat — « aider les mamans » et non pas « rendre des comptes aux services ou remettre une évaluation de la situation » —, le SAJ et le SPJ, eux, poursuivent une autre mission : protéger les enfants et mineurs en danger. « Il faut que ces services existent. Mais ce n'est pas notre rôle », réitère Bastien. Deux objectifs liés, mais distincts — le bien-être de la maman et celui de l'enfant — et des méthodes aux antipodes ; cela a donné lieu, par le passé, à des frictions. « Aujourd'hui, ça va mieux », assure l'assistant social.

Et si, finalement, c'était la complémentarité entre ces deux approches — l'écoute et l'accompagnement d'un côté, le cadre et les conséquences de l'autre — qui produisait les effets les plus durables ?

C'est en tout cas ce que le récit de Mélanie laisse à penser. « Le SPJ m'a beaucoup aidée, dans le sens où c'est une obligation. On a intérêt à se tenir à carreau. » Il y a trois ans, c'est elle qui a pris l'initiative de contacter le SAJ, dans un premier temps, parce qu'elle avait, dit-elle, « besoin de coups de pied aux fesses ».

Une démarche peu banale, alors que la menace du placement plane comme une épée de Damoclès au-dessus de nombreuses mères consommatrices. Mais Mélanie voit les choses autrement ; elle est une « enfant du SAJ » : « C'est eux qui



m'ont sauvée quand j'étais jeune et que j'avais subi des abus, ils ont fait ce que mes parents auraient dû faire. Quand je suis allée leur demander de l'aide, c'est parce que je savais qu'ils pourraient aider mes enfants, mais m'aider moi aussi. »

Si les débuts ont été difficiles — avec l'impression d'être jugée et des « propos très, très violents » —, la jeune femme reconnaît aujourd'hui qu'elle ne serait « peut-être pas là » sans ces services et les structures vers lesquelles elle a ensuite été orientée.

ENTRE DEUX MONDES

Aux côtés de Mélanie, Jenny et Roxane, 33 autres mamans ont été accompagnées par Salma en 2025. Parmi elles, 22 nouvelles demandes et cinq grossesses.

L'accompagnement ne se limite pas au suivi individuel. Le service développe aussi un axe «réseau», pour renforcer et mettre en place des liens autour de la maman, et un axe «communautaire», avec, chaque mois, l'organisation d'une activité collective pour permettre aux mamans de se rencontrer, de rompre l'isolement.

Pour faire vivre ces projets, Salma dépend essentiellement d'un financement de... Viva for Life, ce qui ne manque pas de faire sourire les membres de l'équipe. « Chaque année, on doit réintroduire une demande. Ce n'est pas idéal pour la pérennité de nos actions. » Si l'asbl Entraide Sida dont émane le service est subventionnée par la Wallonie, Salma peine à trouver sa place dans les cadres institutionnels.

« On est un peu assis entre deux chaises », résume Bastien. Dans la lasagne institutionnelle belge, les secteurs de la parentalité et des assuétudes évoluent sur des couches distinctes. « Quand on répond à des appels à projets sur la parentalité, alors qu'on correspond à tous les critères, on nous renvoie vers le secteur des assuétudes », illustre-t-il. Et inversement, au niveau wallon, on nous répond : vous travaillez avec des enfants, voyez plutôt du côté de la Fédération Wallonie-Bruxelles. »

Une impasse administrative qui reflète l'immense difficulté pour la société de considérer ensemble maternité et addictions. Un impensé, un oxymore presque, dans notre imaginaire collectif. •

« Quand le SPJ est arrivé avec les flics pour venir le prendre, l'un d'eux m'a dit : 'Je vois votre déception.' Quand ils sont partis, j'ai pétié un plomb, j'ai retourné tout mon appartement. J'étais en rage. Cette sensation-là, d'arracher un enfant à sa mère, c'est horrible. »

ROXANE, MÈRE DE DEUX ENFANTS



POUR ALLER PLUS LOIN

Les Stupéfiantes,
le podcast de Salma